

Les relations internationales : art ou science?

Volume 15, numéro 4, 1984

La crise des relations internationales : vers un bilan

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701750ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701750ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1984). Les relations internationales : art ou science? *Études internationales*, 15(4), 847–848. <https://doi.org/10.7202/701750ar>

LES RELATIONS INTERNATIONALES : ART OU SCIENCE ?

La réponse à cette question de base se rapporte à la méthodologie pertinente et applicable à l'analyse de relations internationales. Pour plusieurs spécialistes, la question méthodologique reste encore la base de la division du domaine et de son état de crise.

Si on aborde l'aspect méthodologique dans son sens large (*i.e.* les outils d'analyse et surtout leurs bases épistémologiques), la question vraiment importante est la suivante: les Relations internationales sont-elles un art ou une science? ¹ Si on pense que les Relations internationales sont un art, les méthodes d'analyse privilégiées seront liées à l'intuition de l'observateur. Dans ces conditions, il privilégie la lecture de l'histoire pour tirer les leçons pertinentes, il se fie aux voyages et aux récits de voyage, et il se consacre à l'étude des langues étrangères. C'est ainsi que ce chercheur rend son intuition plus fiable.

Si, par contre, on pense que les Relations internationales sont une science, on tend à valoriser les méthodes des sciences exactes comme le laboratoire (*e.g.* la simulation) et les techniques statistiques et mathématiques. L'objectif sera d'accumuler autant de données que possible pour procéder à la description rigoureuse des faits internationaux et leurs explications. ²

La plupart des chercheurs se sentent mal à l'aise en présence d'une telle dichotomie en rapport avec la question « comment analyser les relations internationales »? D'un côté, nous savons tous que les récits de voyage peuvent être superficiels et sont généralement liés aux expériences personnelles. L'histoire, aussi, peut être victime de stéréotypes, ou en tout cas refléter l'origine et l'état de ses sources. La rigueur est donc indispensable. D'un autre côté, nous savons aussi que la rigueur scientifique parfaite – surtout dans l'analyse du comportement humain – risque d'être très difficile et même irréalisable. Nos valeurs personnelles interviennent aussi bien dans la sélection de la problématique, la cueillette de données et surtout dans leur interprétation. Et puisqu'on valorise toujours un contact direct (quand cela est possible) avec son objet d'analyse, l'intuition et le sens commun continueront donc à être présents.

Par conséquent, ils ne sont pas à exclure, mais plutôt à contrôler, à rationaliser et à compléter par les règles de la procédure scientifique. Comme l'exprime bien Marcel Merle:

Face à la puissance de ce courant (scientifique-quantitatif), il serait absurde de se réfugier derrière les exigences de la tradition intellectuelle et, encore moins,

1. Charles A. MCCLELLAND, « International Relations: Wisdom or Science »?, in James N. Rosenau (ed.), *International Politics and Foreign Policy: A Reader in Research and Theory*, New York Free Press, 1969 (édition révisée), pp. 3-5.

2. Ce débat d'art *versus* science n'est pas sans rapport avec le problème qu'Edgar Snow a appelé le problème de « deux cultures », la culture littéraire *versus* la culture scientifique.

derrière la défense et l'illustration d'un artisanat qui relève encore trop souvent d'un mélange d'intuition et de bricolage. Tout ce qui peut être quantifié doit l'être, aussi bien en France ou en Europe, qu'aux États-Unis ou au Canada³

Donc même la quantification doit être poussée aussi loin que la nature du sujet – comme l'a dit Aristote – le permet.

L'article de David Singer aborde justement cette question pour démontrer comment la rigueur scientifique est à la fois pertinente et indispensable; pour des raisons d'éducation personnelle, de pédagogie et de rationalisation de la formulation de politiques (*policy-making*). Sa conclusion renvoie à l'idée selon laquelle on doit accélérer, plutôt que ralentir, l'emploi des méthodes scientifiques dans l'analyse des faits internationaux. Singer consacre presque la moitié de son article à démontrer comment ses méthodes scientifiques ont été bien appliquées pour décrire et comprendre (et éventuellement contrôler) un phénomène aussi important que la guerre.

David Singer est très bien placé pour traiter à la fois de la question des méthodes et de leur application à l'analyse de la guerre. Tout en étant un des piliers du mouvement behavioraliste, il est un des rares chercheurs de cette école – avec Michael Brecher – à insister sur l'importance de combiner recherche empirique et conceptualisation. Depuis 1964 il dirige les « *Correlates of War Project* » à l'Université de Michigan (Ann Arbor), une forteresse du mouvement behavioraliste. Le projet a bénéficié d'un financement à grande échelle, a produit plusieurs thèses de doctorat et toute une génération de professeurs-chercheurs. Ce projet a été si important pour le domaine des Relations internationales qu'il a été évalué en détail dans des symposiums. David Singer lui-même a publié six livres, dix recueils de textes, 74 articles dans les revues scientifiques spécialisées, et 31 autres articles. Tout en étant professeur à l'Université de Michigan, il a été professeur invité à l'Université d'Oslo et de Mannheim et à l'Institut des Hautes Études Internationales de Genève. En plus de ses nombreuses activités à titre de consultant, David Singer a été élu Président de la *Peace Research Society-International* (1972-1973), du Comité de recherche sur le conflit et la paix de l'Association Internationale de Science Politique 1974- , et président de l'Association d'Études Internationales 1985-1986.

3. Marcel MERLE, *Sociologie des Relations Internationales*, Paris, Dalloz, 1982 (3^e édition), pp. 99-100.